

Mission Paris. Les ambassadeurs du Canada en France et le triangle Ottawa-Québec-Paris, sous la dir. de Stéphane Roussel et Greg Donaghy, Montréal, Hurtubise, 2012, 213 p.

Mathieu Landriault

Volume 32, Number 2, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1021360ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1021360ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Landriault, M. (2013). Review of [*Mission Paris. Les ambassadeurs du Canada en France et le triangle Ottawa-Québec-Paris*, sous la dir. de Stéphane Roussel et Greg Donaghy, Montréal, Hurtubise, 2012, 213 p.] *Politique et Sociétés*, 32(2), 163–165. <https://doi.org/10.7202/1021360ar>

les-légales et les formes de domination traditionnelles porteuses d'institutions et de pratiques patrimoniales? Qu'est-ce qui est «néo» dans le néopatrimonialisme? Quelles trajectoires a connu ce concept dans les études en sciences sociales? Quels en sont les produits dérivés? Par exemple, qu'est-ce qui distingue le concept de néopatrimonialisme de ceux de népotisme, de *Godfatherism*, de sultanisme, de *crony capitalism*, de caducisme et de ploutocratie? C'est dans cet univers de questions que nous amène cette collection d'interventions autant théoriques qu'empiriques. Bien au-delà des seuls africanistes, les comparativistes de toutes provenances trouveront matière à réflexion dans cette section de l'ouvrage.

La troisième division, quant à elle, propose d'élargir le champ d'application du concept d'État néopatrimonial et de ses dérivés, en dehors de leur application ritualisée aux États africains. Cette section gagne à être abordée à la suite de la contribution théorique de Mamoudou Gazibo qui se penche sur la porosité des pratiques patrimoniales, rationnelles-légales et démocratiques. Dominique Caouette propose une véritable anatomie des dynamiques de pouvoirs institutionnalisés à travers l'État philippin, alors que Yves-André Fauré se livre à un exercice similaire pour l'État brésilien. Puis, Mauro Barisione et Daniel Bourmaud tournent le regard sur les États européens en se penchant respectivement sur le cas de l'Italie de Berlusconi et de la politique étrangère française en Afrique. Ces deux dernières contributions annoncent clairement deux chantiers restés surtout évoqués jusque-là dans l'ouvrage. D'abord, la question de la caractérisation des pratiques populistes et charismatiques dans les États «du Nord»; puis, celle des rapports de force coloniaux et postcoloniaux qu'y entretiennent les pratiques et les institutions néopatrimoniales au Sud. Faisant résolument éclater les frontières d'une politique comparée se limitant à l'étude des dynamiques strictement intra-étatiques favorisant les pratiques néopatrimoniales, Bourmaud montre bien comment l'objet que constitue l'État néopatrimonial gagne

à être saisi à la lumière d'une perspective à la fois comparative et globale. Qu'est-ce que les études comparées de ces trajectoires ont à apprendre les unes des autres? Un seul regret, cette division ne comporte pas une contribution sur la Russie contemporaine et les dynamiques spécifiques aux États de l'ancien bloc soviétique.

Aujourd'hui, même l'optimisme post-1989 de Francis Fukuyama a cédé le pas à une attitude beaucoup plus méfiante à l'égard des risques de régression des démocraties libérales. Pour comprendre ces risques de régression, ce que les auteurs de *L'État néopatrimonial. Genèse et trajectoires contemporaines* défendent de façon convaincante, c'est qu'un retour à la théorie de l'État de Weber est également nécessaire pour décortiquer les risques qui pèsent sur l'État de droit quand la domination rationnelle-légale se fait emboîter le pas par des réseaux de corruption dans des contextes où la porte est grande ouverte aux leaders charismatiques et à la politique populiste.

Frédéric Guillaume Dufour
Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal
fgdufour@gmail.com

Mission Paris. Les ambassadeurs du Canada en France et le triangle Ottawa-Québec-Paris, sous la dir. de Stéphane Roussel et Greg Donaghy, Montréal, Hurtubise, 2012, 213 p.

Cet ouvrage, dirigé par Stéphane Roussel et Greg Donaghy, est le résultat d'un long processus qui a commencé à la suite d'une conférence tenue au musée McCord en 2008. Bien que publié quatre ans plus tard, en 2012, ce recueil composé de neuf chapitres rédigés par des auteurs provenant d'horizons divers parvient à conserver sa pertinence. Surtout, soulignons que ce livre offre une contribution certaine dans deux domaines bien précis : la politique étrangère canadienne et les relations internationales de manière plus générale. Il faut mentionner tout d'abord que l'œuvre collective est divisée en deux sections : la première

décrit les actions et les stratégies de différents ambassadeurs du Canada en poste à Paris (six chapitres) et la deuxième analyse d'un point de vue plus structurel la relation triangulaire entre la France, le Canada et le Québec (trois chapitres).

La première partie s'avère particulièrement intéressante car elle permet de déconstruire l'idée que l'État fédéral canadien est un tout unitaire et cohérent. Au contraire, on observe l'espace d'autonomie relative que les ambassadeurs canadiens ont su cultiver pour leurs actions afin d'atteindre leurs buts. Cet exercice permet aussi de complexifier certaines idées populaires en politique étrangère canadienne. Par exemple, le premier chapitre décrivant l'action de l'ambassadeur Philippe Roy, en poste à Paris de 1911 à 1938, présente un Canada de l'entre-deux-guerres pratiquant une diplomatie culturelle dynamique, loin de l'attitude isolationniste prêtée au Canada pendant cette période. Le chapitre 4, rédigé par David Meren, représente un autre excellent exemple de cette contribution. L'auteur décrit les dilemmes auxquels a fait face l'ambassadeur Jules Léger, en poste de 1964 à 1968. Encore une fois, dans une période historique où le comportement internationaliste du Canada semblait primer, Meren fait entrevoir l'ombre du nationalisme canadien qui plane sur l'action internationale canadienne.

Toutefois, cette focalisation sur les ambassadeurs canadiens comporte par moments de sérieuses lacunes analytiques. En effet, cet angle d'approche aurait pu pousser plus loin la réflexion dans le débat principal-agent ayant cours en relations internationales. Ce débat a eu pour avantage de complexifier le lien qui unit un gouvernement central et ses émissaires (ambassadeurs, représentants): le représentant de l'État reçoit un mandat de son gouvernement, mais il possède aussi une certaine latitude pour interpréter et mettre en application ce mandat, ces objectifs. L'intérêt d'un tel agenda de recherche consiste en une théorisation des pressions imposées par des structures et l'autonomie des individus impliqués. Deux chapitres de la première section prennent en considération

les deux variables de l'équation: le chapitre de Magali Deleuze sur la guerre d'Algérie et celui de David Meren sur la période 1964-1968 et les nationalismes canadiens, québécois et français réussissent à offrir une contribution intéressante au débat, en traitant autant les pressions imposées par le principal sur l'agent que le niveau de latitude de l'agent face au principal. Par contre, les quatre autres chapitres de la première section déçoivent à cet égard. Les chapitres décrivant les apports de Georges Vanier et de Gérard Pelletier entre autres renvoient davantage à une approche biographique laissant une grande place à l'agent sans décrire de manière satisfaisante les structures pesant sur lui. Une admiration pour ces deux individus est détectable dans ces deux chapitres, laissant peu de place à une analyse complète et satisfaisante.

La deuxième section de l'ouvrage présente une analyse plus structurelle du triangle Ottawa-Paris-Québec. Les chapitres de Justin Massie et David Haglund, Anne Légaré et Jérémie Cornut sont de nature complémentaire, détaillant chaque axe de ce triangle. Légaré étudie les dynamiques fédérales (axe Canada-Québec) tandis que Cornut offre un chapitre informatif sur ce triangle vu de France (axes France-Québec et France-Canada). Ces deux chapitres fournissent une description chronologique solide des événements et des positions des différents acteurs au fil des quarante dernières années. Si la description est pertinente, nous pouvons regretter de ne pas avoir trouvé un argumentaire original ou des données nouvelles dans ces deux chapitres afin de faire avancer le débat sur la relation triangulaire Canada-Québec-France.

Le chapitre de Massie et Haglund a l'avantage de s'avancer davantage en soumettant l'hypothèse originale que « la France représente un allié singulier d'Ottawa, du fait de l'abandon du mythe de l'abandon dans la mémoire collective québécoise » (p. 161). Les Canadiens français partageaient l'idée que la France les avait abandonnés lors de la Conquête, permettant aux autorités britanniques de s'imposer sur le continent nord-américain. Cette percep-

tion empêchait toute identification forte entre les Québécois et la France, du fait de la trahison passée. Les auteurs ciblent la chute de la France pendant la Deuxième Guerre mondiale pour situer cette idée d'abandon dans l'imaginaire québécois. Massie et Haglund pointent cet événement comme un déclencheur permettant la création d'une « francosphère transatlantique » (p. 155). Le rôle de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN) dans la relation triangulaire est analysé de belle façon, bien que la démonstration de l'argument principal ne soit pas complète. En effet, on observe une focalisation sur la manière dont la politique étrangère et de sécurité du Canada a perçu le partenaire français dans l'Alliance, mais très peu de développement empirique sur le fait que l'idée d'abandon perd de sa force dans l'imaginaire collectif québécois après la Deuxième Guerre.

En conclusion, *Mission Paris* s'avère salutaire dans un domaine, la politique étrangère canadienne, où les livres en langue française ne sont pas légion. De plus, ce recueil offre des analyses portant sur les trois acteurs de la relation triangulaire, ce qui vient compléter une littérature qui a mis l'accent jusqu'à maintenant sur la variable Québec de l'équation au détriment des deux autres.

Mathieu Landriault
École d'études politiques,
Université d'Ottawa
mland031@uottawa.ca

Kulturkritik et philosophie thérapeutique chez le jeune Nietzsche, de Martine Béland, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Pensée allemande et européenne », 2012, 404 p.

Martine Béland mène ici de manière rigoureuse une enquête philosophique et historique sur la « période bâloise » du jeune Friedrich Wilhelm Nietzsche, c'est-à-dire sur les années où il est nommé à la chaire de philologie à l'Université de Bâle, en Suisse (1869-1876). L'ouvrage offre une analyse du projet nietzschéen de la *Kulturkritik*, en

mettant au jour son impulsion première, ses visées ainsi que sa signification philosophique fondamentale. Sur un mode narratif qui rend bien toute la complexité du rapport du jeune Nietzsche à son époque, l'auteure parvient à restituer les différents fronts sur lesquels ce dernier mène son combat. L'ouvrage expose de manière systématique la symptomatologie et le diagnostic nietzschéens sur la maladie dont souffre la civilisation allemande, ainsi que la manière dont le jeune philosophe déploie, sur les plans philologique, musical et pédagogique, les articulations d'une conception nouvelle de la culture et de l'éducation (termes que l'on peut réunir ici sous la notion de *Bildung*). L'étude couvre donc une période très précise du parcours nietzschéen, mais porte sur un vaste éventail de domaines – philosophie, philologie, politique, esthétique, musique – dont l'auteure éclaire la signification et les rapports réciproques avec une rigueur remarquable. À partir d'une analyse des trois niveaux d'intelligibilité de la pensée du jeune professeur de Bâle – descriptif, normatif, réflexif – se superpose en filigrane la question fondamentale du rôle du philosophe et du statut de la vie philosophique.

L'ouvrage comporte, me semble-t-il, deux propositions de fond qui sont soutenues de manière conjointes et dont les enjeux sont indissociables : 1) sur Nietzsche à proprement parler et plus précisément sur l'unité du parcours nietzschéen et 2) sur la manière dont on doit lire les auteurs du passé. Ces deux premières propositions illustrent à leur tour une troisième thèse, située au cœur de l'ouvrage et dont l'importance, pour la pratique même de l'exégèse philosophique, me semble essentielle : l'inséparabilité de la question de l'intention d'un auteur et de l'interrogation sur la méthode interprétative à employer afin de restituer la signification fondamentale de cette intention.

L'ouvrage est de part en part traversé par un fil conducteur, celui d'une tension indépassable entre deux conceptions antagonistes du rôle du philosophe : comme porteur du projet de la *Kulturkritik* et donc comme penseur engagé face à sa propre civilisation, d'une part, et comme penseur *unzeitgemäß*,